



**HAL**  
open science

## Frédéric Plessis et la Bretagne

Yann Mortelette

► **To cite this version:**

Yann Mortelette. Frédéric Plessis et la Bretagne. Mannaig Thomas et Jean-Pierre Dupouy. Écrire le pays natal. La littérature du proche en France, Honoré Champion, pp.181-196, 2021, 9782745354730. hal-04061066

**HAL Id: hal-04061066**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-04061066>**

Submitted on 6 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Frédéric Plessis et la Bretagne

Frédéric Plessis est le « cadet du Parnasse<sup>1</sup> ». Né à Brest en 1851, il a rejoint cette école poétique tardivement en 1869. Ses quatre recueils – *La Lampe d'argile* en 1887, *Vesper* en 1897, *Gallica* en 1904 et *La Couronne de lierre* en 1921 – témoignent tous de son attachement profond à sa région natale. Dans le poème « Brest », qui ouvre la section « Souvenirs de Bretagne » dans *La Couronne de lierre*, Plessis souligne l'influence décisive que le lieu de sa naissance a exercée sur sa pensée et sa sensibilité :

Vieux Brest, dure cité militaire et marine  
Debout en sentinelle à l'extrême Occident !  
Ton souffle froid que, jeune, aspira ma poitrine  
Après un demi-siècle y demeure obsédant.

[...]

On dirait que ta brume en mon âme persiste  
Quand, depuis nos adieux, un si long temps a fui ;  
Et pour toujours ton ciel de rêve et ta mer triste  
M'ont fait triste comme elle et rêveur comme lui<sup>2</sup>.

Pourtant, la critique ne l'a guère considéré comme un poète régionaliste. En 1910, dans *L'Âme bretonne*, Charles Le Goffic le qualifie de « Breton citoyen de Rome<sup>3</sup> ». Cette dénomination a été reprise par Pierre d'Hérouville, qui a intitulé « Frédéric Plessis Breton de Rome<sup>4</sup> » le discours qu'il a prononcé à l'Institut catholique de Paris le 9 décembre 1951, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain. En 1897, Gaston Deschamps l'avait déjà présenté dans le quotidien *Le Temps* comme « un Breton latinisé, un Gallo-Romain<sup>5</sup> ».

Parallèlement à son activité d'écrivain, Frédéric Plessis a été en effet un éminent latiniste. Il a enseigné dans diverses facultés de province, puis à l'École normale supérieure et enfin à la Sorbonne, où il a occupé la chaire de poésie latine de 1904 à 1922. Sa thèse sur les *Élégies* de Propertius en 1886, son *Traité de métrique grecque et latine* en 1889 et sa

---

<sup>1</sup> Maurice Souriau, *Histoire du Parnasse*, Paris, Spes, 1929, p. 446.

<sup>2</sup> Frédéric Plessis, « Brest », *La Couronne de lierre* [1921], nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Éditions de la Revue des poètes, 1937, p. 27-28.

<sup>3</sup> Charles Le Goffic, « Un Breton citoyen de Rome (Frédéric Plessis) », *L'Âme bretonne*, troisième série, Paris, Honoré Champion, 1910, p. 180-187.

<sup>4</sup> P[ierre] d'Hérouville, « Frédéric Plessis (1851-1942) Breton de Rome. Philologue, latiniste, professeur. À propos d'un centenaire (1851-1951) », *Annales de Bretagne*, t. LIX, 1952, p. 15-27.

<sup>5</sup> Gaston Deschamps, « La Vie littéraire. Le coin des poètes. M. Frédéric Plessis. (*La Lampe d'argile*. – *Vesper*) », *Le Temps*, 24 octobre 1897, p. 2.

magistrale histoire de la poésie latine en 1909 (*La Poésie latine. De Livius Andronicus à Rutilius Namatianus*) sont des monuments d'érudition.

La vision que Plessis a de la Bretagne reflète la dualité de sa personnalité et permet de comprendre pourquoi il n'a pas été perçu comme un poète régionaliste ou comme un poète de terroir. Sa culture humaniste et l'esthétique antiquisante du Parnasse lui ont servi à exprimer le double visage de sa région natale. Pour lui, la Bretagne est un « jardin naturel ceint d'un âpre rivage<sup>6</sup> » : elle unit « la rudesse kymrique aux grâces d'Ausonie<sup>7</sup> ». Plessis l'associe à l'Italie antique. Ainsi, le vallon brestois où il jouait enfant lui rappelle un paysage de la quatrième *Géorgique* de Virgile : « Ce coin eût fait envie au Vieillard de Tarente<sup>8</sup>. » Sa description de Plougasnou est tout aussi virgilienne :

Ici se dresse un roc caverneux et moussu :  
À son étroit rebord j'ai parfois aperçu  
Les chèvres, comme au temps du poète Virgile,  
Au-dessus de la mer pendre d'un pied agile<sup>9</sup>.

C'est à Plougasnou que Plessis s'est retiré en 1876 pour traduire les *Élégies* de Propertius. Ce travail a influencé sa perception des lieux :

Plougasnou ! lieu tranquille, où les plus longs matins  
Sur les pieds inégaux des distiques latins  
Fuyaient rapidement dans une libre étude  
Et rompaient des loisirs tournés en lassitude,  
(C'est là que je tentais, du fond de mon ennui,  
De révéler Propertius aux amants d'aujourd'hui)<sup>10</sup>.

Cette vision latinisée de la Bretagne a chez Plessis une cause biographique profonde, qui explique pourquoi il a choisi de se retirer dans un endroit solitaire de la côte et pourquoi il s'est jeté à corps perdu dans l'étude du latin. Quelques années auparavant, le poète est tombé amoureux d'une femme que ses parents ont refusé qu'il épouse. Voici ce qu'il écrit à Anatole France dans une lettre inédite datée de Plougasnou le 8 août 1876 : « Je fais du latin tant que je puis, car en dehors de ces moments-là, je passe mon temps à me comprimer le cœur<sup>11</sup>. » Le 18 septembre de la même année, il déclare à son ami qu'il souhaite « devenir un spécialiste très fort dans un genre d'études très restreint [...] si un projet plus cher demeure à tout jamais

---

<sup>6</sup> Frédéric Plessis, « Douarnenez », *La Lampe d'argile* [1887] ; *Poésies complètes*, Paris, Albert Fontemoing, 1904, p. 40.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>8</sup> Frédéric Plessis, « Horoscope », *Gallica* [1904] ; *ibid.*, p. 350.

<sup>9</sup> Frédéric Plessis, « Plougasnou », *La Lampe d'argile* ; *ibid.*, p. 44.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>11</sup> Frédéric Plessis à Anatole France, Plougasnou, 8 août 1876 ; bibliothèque du Parlement d'Athènes, fonds Jean Psichari, lettre n° 19, f. 4.

irréalisable<sup>12</sup> ». Le 11 octobre, il lui annonce qu'il a trouvé « un sujet de thèse superbe : La Tristesse Romaine<sup>13</sup> ». Il consacrera finalement sa thèse aux *Élégies* de Propertius : à travers la peine du poète latin il retrouvait la sienne. La fin de « Plougasnou » montre qu'il cherche la solitude apaisante des paysages bretons pour la même raison que celle qui l'a conduit à se plonger dans l'étude du latin :

Plougasnou ! cher asile où m'ont souri les jours,  
Où m'est venu l'oubli de mes tristes amours,  
J'ai vu, le premier soir, ta grève dans la brume :  
La mer sur les galets poussait sa molle écume ;  
Dans un champ, des faneurs achevaient leurs travaux,  
Et je me laissais naître à des rêves nouveaux<sup>14</sup>.

Dans une lettre plus ancienne, datant peut-être de 1872, Plessis a confié à France qu'il avait « le vif désir de [s]e retirer un jour, prochainement, de la société, en [s]e cachant *au fond de la sauvage Cornouaille* où presque personne ne parle français<sup>15</sup> ». Parler latin, c'est pour lui comme s'enfuir au bout de la Bretagne : on comprend dès lors pourquoi il trouve une douceur latine aux paysages armoricains.

Dire sa peine en la prêtant à d'autres que soi-même est caractéristique du lyrisme impersonnel des Parnassiens. Dans « Glaucos », sous-titré « Souvenir de Plougasnou », Plessis projette son drame intérieur sur le paysage breton tempétueux ; le recours à la mythologie gréco-latine lui permet de révéler les sentiments qui l'assaillent :

Moi, je croyais entendre, en ce matin d'orage,  
Le Vieillard de la mer pousser des cris de rage,  
Et dans son désespoir solitaire et jaloux  
Se rouler sur son lit d'algues et de cailloux.  
Ce n'était pas alors Glaucos mélancolique  
Menaçant les pêcheurs sur un rythme éolique,  
Mais Glaucos, las enfin d'un sort trop odieux,  
Accusant sa douleur et l'injure des Dieux,  
Pleurant Scylla, pleurant la belle et douce fille  
Que des nids d'alcyons, une blanche coquille,  
Un morceau de corail poli sans beaucoup d'art,  
Avaient jadis émue en faveur du vieillard<sup>16</sup>.

À la fin du poème, le spectacle de la nature bretonne et les souvenirs de la culture antique convergent dans un même mouvement de pensée :

---

<sup>12</sup> Frédéric Plessis à Anatole France, Guingamp, 18 septembre 1876 ; *ibid.*, lettre n° 21, f. 4.

<sup>13</sup> Frédéric Plessis à Anatole France, Guingamp, 11 octobre 1876 ; *ibid.*, lettre n° 22, f. 2.

<sup>14</sup> Frédéric Plessis, « Plougasnou », *La Lampe d'argile ; Poésies complètes, op. cit.*, p. 44.

<sup>15</sup> Frédéric Plessis à Anatole France, [1872 ?] ; bibliothèque du Parlement d'Athènes, fonds Jean Psichari, lettre n° 62, f. 5. C'est Plessis qui souligne.

<sup>16</sup> Frédéric Plessis, « Glaucos », *La Lampe d'argile ; Poésies complètes, op. cit.*, p. 45.

Voilà comme en Bretagne une mer déchaînée  
Me fit songer d'Hellas toute une matinée<sup>17</sup>.

Charles Le Goffic envisage une autre cause pour expliquer la vision latinisée de la Bretagne dans les poèmes de Plessis :

Ce transfuge de la terre bretonne, ce fils accidentel de la pluvieuse Cézocribates – M. Plessis est né à Brest en 1851 – reproduit à seize siècles de distance l'aventure d'Ausone, de Rutilius et de saint Paulin : Celte d'origine comme eux, Rome comme eux l'a conquis et naturalisé Romain, lui a fait comme à eux une âme romaine, j'oserai presque dire un parler romain, tant sa langue est restée latine d'expression, de tournure, d'accent<sup>18</sup>.

Chez le poète, la culture l'emporterait donc sur la nature. Dans « Brest », Plessis se compare lui-même à Rutilius pour exprimer sa dualité intérieure :

Rutilius aimait la Gaule, sa patrie,  
Puisque, vivant au loin des jours enorgueillis,  
Aussitôt qu'il la voit piétinée et meurtrie,  
Il se tourne vers elle et se redit son fils.

Pourtant, l'instant venu de perdre à jamais Rome,  
Sentant, au fond du cœur, qu'il y laisse ses dieux,  
Voici que le poète en la douleur de l'homme  
Trouve les vers qui font immortels ses adieux.

La Rome d'aujourd'hui, Paris, prit ma jeunesse<sup>19</sup>.

Le poète nourrit un sentiment de culpabilité à l'égard de sa ville natale, lui qui a fait le choix de vivre à Paris :

Ville qui m'as vu naître et que j'ai délaissée !  
En t'évoquant, du fond de l'espace et du temps,  
Voici que tout à coup s'attendrit ma pensée  
Et que monte une larme à mes yeux repentants.

[...]

Ô lieu natal, c'est moi qui te fus infidèle<sup>20</sup>.

En 1864, alors qu'il a treize ans, ses parents quittent la Bretagne et s'installent à Paris pour lui permettre de faire des études au lycée Louis-le-Grand. En 1870, il revient toutefois à Brest suivre les cours de la Faculté de médecine. En 1871, il change de voie et entreprend des

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>18</sup> Charles Le Goffic, art. cit., p. 184.

<sup>19</sup> Frédéric Plessis, « Brest », *La Couronne de lierre*, éd. cit., p. 28-29.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

études de droit à Rennes. Cinq ans plus tard, après avoir soutenu à Paris une thèse de droit romain et de droit français, il s'inscrit en licence de lettres à Clermont-Ferrand sur les conseils d'Anatole France. Devenu maître de conférences en 1881, il enseigne le latin à Poitiers, puis à Caen, à Bordeaux et enfin à Lyon. En 1892, il est nommé à l'École normale supérieure et se fixe alors à Paris, où il habitera jusqu'à sa mort en 1942.

Plessis tente de se racheter à l'égard de la Bretagne dans le poème « Dernier Vœu », dédié précisément à Charles Le Goffic en 1897 :

Bretagne, que j'ai fuie au cours de mes désirs,  
Je te reviens, lassé des hommes et des choses.  
[...]  
Bretagne ! donne-moi, puisque je me soumetts,  
Une place à côté d'un enfant et d'un père,  
Tombe deux fois sacrée à mon cœur, où j'espère  
Ne rien voir et ne rien entendre désormais<sup>21</sup>.

Mais il ne reviendra pas vivre en Bretagne, et il sera enterré au cimetière de Vaugirard à Paris.

« On peut être Breton de naissance sans l'être de race<sup>22</sup> », écrit Auguste Dupouy à propos de Plessis, dont il fut le plus proche disciple. « Ce fils accidentel de la pluvieuse Cézocribates », pour reprendre l'expression de Charles Le Goffic, est né en effet d'un père briochin, d'origine angevine, et d'une mère guingampoise, d'origine provençale. À cette époque où les théories déterministes d'Hippolyte Taine sont en vogue, la notion de *race*, entendue au sens de « ces dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière<sup>23</sup> », est considérée comme aussi influente sur l'individu que les notions de *milieu* et de *moment*. Dans « La Race », Plessis justifie sa dualité intérieure par l'interaction du milieu et de la race :

Ma mère me l'a dit parfois dans mon enfance :  
Sa famille en Bretagne arriva de Provence.  
C'est pourquoi, né parmi les barbares du nord  
Sous leur ciel gris hanté par le Dieu de la mort,  
J'aime de tant d'amour la vie et la lumière !  
Et je retiens en moi, d'une souche première,  
Une sève inconnue aux lieux où j'ai grandi,  
La sève qui fermente au soleil du midi.  
Je suis resté ton fils, ô Province romaine !  
Et le vieux sang latin bleuit encor ma veine.  
Ami, voilà comment je n'ai jamais été

---

<sup>21</sup> Frédéric Plessis, « Dernier Vœu », *Vesper* [1897] ; *Poésies complètes, op. cit.*, p. 298.

<sup>22</sup> Auguste Dupouy, « Le Portrait du mois : Frédéric Plessis », *Bretagne*, n° 156, janvier 1938, p. 3.

<sup>23</sup> Hippolyte Taine, « Introduction », *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1863 ; deuxième édition revue et augmentée, 1866, p. XXIII.

Qu'un poète païen épris de la Beauté<sup>24</sup>.

Ainsi s'expliquerait chez lui la coexistence du naturalisme latin et de la mélancolie occidentale, d'une pulsion de vie et d'une pulsion de mort.

La vision latinisée de la Bretagne chez Plessis est due également à l'influence d'Auguste Brizeux, le « Virgile breton », comme l'appelait Marceline Desbordes-Valmore<sup>25</sup>. Dans « Suciniou », Plessis se présente comme son successeur. S'adressant à la Bretagne, il déclare :

Terre rude, fréquente en illustres défis !  
J'ai voulu n'être pas le moindre de tes fils :  
Car depuis que Brizeux a passé dans l'épreuve,  
Ta Muse, au bord des mers, pleurait comme une veuve ;  
Mais j'ai chanté dans l'ombre, et j'ai fait verdoyer  
Sur ton hermine un brin de l'antique laurier<sup>26</sup>.

Comme Brizeux, il oppose la pureté de la nature bretonne à la corruption de la modernité urbaine :

« Ô Bretagne ! » ai-je dit « l'invasion des villes  
N'a pas rendu tes bois et tes rochers serviles ;  
D'un aussi beau feuillage et d'un grain aussi dur  
Ils se dressent encor vers l'immuable azur<sup>27</sup>. »

À l'inverse de Baudelaire, regrettant que « la forme d'une ville / Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel<sup>28</sup> », Plessis se réjouit de constater que, dans le Finistère, « La terre est, moins que nous, changeante et périssable<sup>29</sup> ». Pour souligner la fidélité de la Bretagne à ses traditions, il emprunte à Brizeux l'image de « la chaîne d'or » :

Mais, ô chère patrie ! en plus d'un cœur peut-être  
Le regret vit encor de ta rusticité.

Non ! dans tous ses anneaux elle n'est pas brisée,  
La chaîne d'or qu'enlace un illustre laurier<sup>30</sup> !

Dans « Douarnenez », il célèbre la beauté « Du sol de la Fleur d'or que Brizeux a chanté<sup>31</sup> ».

---

<sup>24</sup> Frédéric Plessis, « La Race », *La Lampe d'argile ; Poésies complètes, op. cit.*, p. 153-154.

<sup>25</sup> Propos rapportés par Auguste Dorchain dans « Auguste Brizeux », *Œuvres de Auguste Brizeux*, t. I, Paris, Garnier frères, 1910, p. LXXIV.

<sup>26</sup> Frédéric Plessis, « Suciniou », *La Lampe d'argile ; Poésies complètes, op. cit.*, p. 33.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Baudelaire, « Le Cygne », v. 7-8, *Les Fleurs du Mal*, 2<sup>nd</sup>e éd., Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1861.

<sup>29</sup> Frédéric Plessis, « Finistère », *La Lampe d'argile ; Poésies complètes, op. cit.*, p. 199.

<sup>30</sup> Frédéric Plessis, « Douarnenez », *La Lampe d'argile ; ibid.*, p. 40. Cf. Auguste Brizeux, « La Chaîne d'or », *Marie* [1832] ; *Œuvres de Auguste Brizeux*, éd. cit., t. I, p. 104-106.

<sup>31</sup> Frédéric Plessis, « Douarnenez », *La Lampe d'argile ; Poésies complètes, op. cit.*, p. 42.

Mais, à la différence de Brizeux, Plessis n'a pas quitté Paris pour retourner vivre en Bretagne. Il aurait sans doute été davantage considéré comme un poète breton s'il avait fait ce choix. La nostalgie de sa région natale était d'ailleurs suffisamment sincère pour qu'il s'y réinstalle ; mais en 1883 il se maria avec Berthe Le Carpentier, originaire du Calvados. La Normandie devint sa seconde patrie : il s'y réenracina, passa toutes ses vacances dans le manoir de son épouse à Bénvy-sur-Mer, près de Caen, composa des *Géorgiques normandes* et situa l'action de ses principaux romans (*Angèle de Blindes*, *Caroline Gévrot* et *Saint-Exupère-les-Châsses*) dans sa région d'adoption, qui concurrença dès lors sa région natale. Il n'acheva jamais les deux romans dans lesquels il avait évoqué Brest, *Indépendante* et *Une attaque de diligence*, restés inédits dans ses archives<sup>32</sup>. La célébration d'autres régions comme la Normandie invite à relativiser la place que Plessis a réservée à sa région natale dans ses vers. Sur les 256 poèmes de ses quatre recueils, vingt-cinq sont consacrés à la Bretagne, soit près de 10 % ; dix-huit seulement évoquent la Normandie, soit 7 %.

Comme le souligne Auguste Dupouy, « la matière bretonne n'est pas [...] l'essentiel dans les poèmes de Frédéric Plessis ; elle y prend moins de place que la matière antique et la matière civique<sup>33</sup> ». En effet, l'engagement patriotique de Plessis, exacerbé par l'affaire Dreyfus et par ses liens avec de grands écrivains nationalistes, l'a conduit, notamment dans *Gallica*, à exalter la gloire de la France plutôt qu'à chanter l'amour de son « petit pays ». Selon Auguste Dupouy,

il y a toujours eu dans ce Breton de Brest un Français ardent ; et l'accent pathétique de son lyrisme vient surtout de sa fidélité inquiète à notre tradition nationale. Mais c'est là une fidélité qui ne saurait faire tort, sauf en quelques têtes éventées, au sens du pays natal. Et ce sens a toujours été très fort chez Frédéric Plessis<sup>34</sup>.

La plupart des poèmes bretons de Plessis figurent dans son premier ou son dernier recueil. Pourtant, même dans *Gallica*, dont le titre exprime l'inspiration patriotique, on trouve des vers qui témoignent de l'affection profonde de Plessis pour la Bretagne :

Et tu ne te sens plus ni gaulois, ni latin,  
Dès que s'éveille à l'ouest la mer Armoricaïne.

Voici le sol natal ; voici le port breton  
Pris entre ses remparts et sa rade rocheuse.  
C'est la voix de la mer et la voix du canon  
Qui bercèrent d'abord ton enfance songeuse

---

<sup>32</sup> *Indépendante (Souvenirs de Valentine)* [1897], Bibliothèque municipale de Brest, fond Frédéric Plessis, F PLE 9-213, 9-214 et 9-215 ; *Une attaque de diligence*, *ibid.*, F PLE 9-218 et 9-219.

<sup>33</sup> Auguste Dupouy, art. cit.

<sup>34</sup> *Ibid.*



Sous un ciel gris, devant un sévère horizon.  
Mère des hommes durs, nourrice aux fortes sèves,  
La Bretagne, dix ans, te vit par ses chemins,  
Par ses landes d'ajonc, les détours de ses grèves  
Encore en ce temps-là vierges de pas humains.  
Sa sauvage beauté forma tes premiers rêves<sup>35</sup>.

Les poèmes bretons de Plessis sont à mettre en relation avec son positionnement dans le champ littéraire. Ses stratégies sociales et éditoriales ne révèlent pas chez lui la volonté de recourir à son identité bretonne pour s'imposer auprès du public. En 1869, alors qu'il vient de terminer ses études secondaires à Paris, il commence à fréquenter les milieux littéraires, entre en contact avec Léon Dierx, José-Maria de Heredia et Catulle Mendès, se mêle aux réunions des Parnassiens chez l'éditeur Alphonse Lemerre et parvient ainsi à se faire publier dans le second *Parnasse contemporain* en juin 1870 : de Charleville, Rimbaud priera en vain Théodore de Banville de lui faire une petite place dans ce même recueil collectif. Les Parnassiens constituent alors l'avant-garde de la poésie. Plessis devient l'ami d'Anatole France, lecteur de la maison Lemerre et membre prépondérant du comité secret chargé de sélectionner les envois au troisième *Parnasse contemporain* : il y fera paraître douze poèmes en 1876. Fidèle du salon de Leconte de Lisle, il participe aux autres publications collectives du Parnasse, comme *Le Tombeau de Théophile Gautier* en 1873 ou *Le Tombeau de Louis Ménard* en 1902. Il collabore aux revues favorables au mouvement, comme *La Renaissance littéraire et artistique*, *La République des Lettres* ou *Le Siècle littéraire*. Il publie chez Alphonse Lemerre son premier recueil en 1887 et son premier roman en 1897. À la fin des années 1880, lorsque Maurice Barrès devient son nouveau mentor, Plessis se rapproche de l'École romane, fondée par son ami Jean Moréas en 1891. L'année où il publie sa grande histoire de la poésie latine, il pose sa candidature à l'Académie française ; mais c'est Raymond Poincaré qui sera élu.

Tout au long de sa carrière littéraire, Plessis a fait le choix d'éditeurs parisiens : Alphonse Lemerre, Albert Fontemoing, Armand Colin, Henri Jouve, les Éditions de la Revue des poètes, la Maison de la Bonne Presse. La plupart des revues auxquelles il a collaboré sont également parisiennes. Les critiques contemporains l'ont considéré le plus souvent comme un poète antiquisant. En 1887, Paul Ginisty déclare dans *L'Année littéraire* : « M. Plessis est volontiers tour à tour Romain et Grec, et les abeilles d'or de l'Hellade se plaisent sur ses

---

<sup>35</sup> Frédéric Plessis, « Horoscope », *Gallica ; Poésies complètes, op. cit.*, p. 349-350.

lèvres éprises de la sainte antiquité<sup>36</sup> ! » En 1902, dans son rapport ministériel sur le mouvement poétique français, Catulle Mendès présente Plessis comme un poète hellénisant : « Qui donc, depuis Chénier, a été plus délicieusement, plus sincèrement grec que lui ? [...] Sa poésie est une ruche familière aux abeilles de l'Hymette<sup>37</sup>. » En 1906, dans son *Anthologie des poètes français contemporains*, Gérard Walch fait de lui un poète virgilien : « Pénétré de génie latin et de tradition latine, ce haut et pur poète donne une expression virgilienne aux pensées, aux sentiments, aux sujets même les plus modernes<sup>38</sup>. »

Si Plessis s'est résolument positionné du côté parisien dans le champ littéraire, il n'a cependant pas négligé le côté breton : en 1889, il contribue au *Parnasse breton contemporain* de son ami Louis Tiercelin et de Guy Ropartz ; puis il confie des poèmes à la revue *L'Hermine*, fondée par le même Tiercelin en 1890. Dans « Douarnenez », il se définit comme « un poète breton » : c'est ce poème qu'Adolphe van Bever retiendra en 1908 pour illustrer la poésie bretonne de Plessis dans son anthologie des *Poètes du terroir*<sup>39</sup>. *La Couronne de lierre* contient un poème intitulé « Pour Louis Tiercelin » et daté de janvier 1912 : Plessis s'y souvient de leur première rencontre un demi-siècle auparavant en Bretagne et rend hommage à son ami, élu la même année « Prince des poètes bretons ». Dans la seconde édition du recueil, il insère un poème « À Charles Le Goffic », daté de mai 1927 et célébrant l'auteur d'*Amour breton* et de la *Prière à Viviane*.

Des écrivains et des journalistes finistériens, comme Charles Chassé, Auguste Dupouy ou Jean Ollivier, ont présenté Plessis comme un « poète brestois ». Les titres de leurs articles mettent en avant cette dénomination : « Chez Frédéric Plessis poète brestois<sup>40</sup> », « Le Centenaire du Brestois Frédéric Plessis<sup>41</sup> », « Le Centenaire d'un grand Brestois. Frédéric Plessis<sup>42</sup> », « Entre les murs de Brest un poète était né<sup>43</sup> », « Un poète brestois. Frédéric Plessis<sup>44</sup> ». D'autres critiques ont préféré souligner les liens de Plessis avec sa région natale. En 1898, Alexandre Verchin lui a consacré l'un de ses *Croquis bretons*, sous-titrés *Ceux de*

---

<sup>36</sup> Paul Ginisty, « *La Lampe d'argile*, par M. F. Plessis » [7 juin 1887], *L'Année littéraire*, Paris, Charpentier, 1887, p. 194.

<sup>37</sup> Catulle Mendès, *Le Mouvement poétique français de 1867 à 1900* [1902], Paris, Fasquelle, 1903, p. 148.

<sup>38</sup> G[érard] Walch, *Anthologie des poètes français contemporains*, Paris, Delagrave, t. I, 1906, p. 497.

<sup>39</sup> Ad[olphe] van Bever, *Les Poètes du terroir du XV<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Delagrave, t. I, 1908, p. 461-462.

<sup>40</sup> Charles Chassé, « Visite. Chez Frédéric Plessis poète brestois », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 13 janvier 1938, p. 1, et 14 janvier 1938, p. 1-2.

<sup>41</sup> Charles Chassé, « Le Centenaire du Brestois Frédéric Plessis célébré à l'Institut catholique de Paris », *Le Télégramme de Brest et de l'Ouest*, 10 décembre 1951, p. 3.

<sup>42</sup> Auguste Dupouy, « Le Centenaire d'un grand Brestois. Frédéric Plessis », *ibid.*, 3-4 février 1951, p. 3.

<sup>43</sup> Auguste Dupouy, « Entre les murs de Brest un poète était né », *ibid.*, 2 février 1962, p. 5.

<sup>44</sup> Jean Ollivier, « Un poète brestois. Frédéric Plessis », *ibid.*, 24 juillet 1967, p. 9.

chez nous<sup>45</sup>. En 1913, Bernard Latzarus a montré comment le poète fut partagé entre l'inspiration bretonne et l'inspiration normande dans son article « Écrivains provinciaux. M. Frédéric Plessis », publié dans *Le Berry*, périodique régionaliste de Châteauroux<sup>46</sup>. Enfin, Charles Le Goffic, en qualifiant l'écrivain de « Breton citoyen de Rome » dans *L'Âme bretonne* en 1910, a insisté sur la dualité fondamentale de son œuvre.

Cette dualité peut être éclairée par la notion de *paratopie* créée par Dominique Maingueneau<sup>47</sup>. Selon ce linguiste, chaque écrivain s'exprime depuis un lieu paradoxal, à la fois lié à la réalité et séparé d'elle, « un lieu à côté » (c'est le sens du mot *paratopie* en grec), qui structure son identité énonciative tout en étant structuré par elle. Plusieurs types de paratopies permettent d'appréhender le double rapport d'appartenance et de non-appartenance qu'un auteur entretient avec la société et le champ discursif. Dans le cas de Plessis, la paratopie temporelle est la plus évidente : l'époque dans laquelle il vit n'est pas la sienne ; sa pensée le reporte sans cesse vers l'Antiquité romaine. On note également chez lui une paratopie linguistique : la langue de ses œuvres n'est pas la sienne. Selon Charles Le Goffic, il a « un parler romain, tant sa langue est restée latine d'expression, de tournure, d'accent<sup>48</sup> ». Bernard Latzarus renchérit : « On croit lire du Propertius, tant, chez lui, la langue française rivalise avec le latin de netteté lapidaire<sup>49</sup> ! » À ces deux types de paratopies s'en ajoute une troisième, la paratopie spatiale : le lieu que Plessis occupe n'est pas le sien. Cet éminent latiniste aurait pu avoir le désir de vivre en Italie ; mais il n'en a curieusement jamais exprimé le souhait ; et contrairement à Brizeux, il ne s'est jamais rendu dans le pays de Virgile. L'endroit qu'il regrette, c'est la Bretagne où il est né. La paratopie spatiale contredit chez lui les paratopies temporelle et linguistique. Plessis n'est pas un homme des villes : Parisien, il garde sa sensibilité de Finistérien. Il reste épris de solitude et de grands espaces. Dans le sonnet « Bretagne », il fait preuve d'une misanthropie très romantique :

Bretagne, ce que j'aime en toi, mon cher pays,  
[...]

C'est que, sur ta falaise ou ta grève souvent,  
Déjà triste et blessé lorsque j'étais enfant,

---

<sup>45</sup> « Il est Breton, Brestois même si je ne me trompe, et nul plus que lui n'a gardé profondément ancré au cœur l'amour de la terre natale » (A[lexandre] Verchin, « Ceux de chez nous. Frédéric Plessis », *L'Express* [Brest], 18 mars 1898 ; article recueilli sous le titre « Frédéric Plessis » dans *Croquis bretons. Ceux de chez nous*, deuxième série, Paris, Paul Ollendorff, 1898, p. 149-156).

<sup>46</sup> « La rêveuse Bretagne nous l'a donné. [...] Une province, alors, l'adopta : la forte Normandie » (Bernard Latzarus, « Écrivains provinciaux. M. Frédéric Plessis », *Le Berry*, 12 avril 1913, p. 1).

<sup>47</sup> Voir Dominique Maingueneau, *Le Contexte de l'œuvre littéraire*, Paris, Dunod, 1993.

<sup>48</sup> Charles Le Goffic, art. cit., p. 184.

<sup>49</sup> Bernard Latzarus, art. cit., p. 2.

J'ai passé tout un jour sans voir paraître un homme<sup>50</sup>.

Dans « Plage déserte », il rappelle son goût pour les paysages qui font écho à sa mélancolie :

Que de fois, tout enfant, sur d'aussi mornes grèves,  
Le long de la falaise aux abords désolés,  
Devant une mer pâle et sous des cieux voilés,  
À l'écart des vivants j'ai promené mes rêves  
Et le pressentiment de mes longs jours troublés<sup>51</sup> !

S'il aime les rivages inhabités de la Bretagne, c'est parce qu'ils le confortent dans son rêve intérieur et ne le confrontent pas, comme Paris, à d'autres subjectivités. La Bretagne est le lieu où il se retrouve lui-même. Elle garde la mémoire de sa première peine d'amour et le renvoie à cette autre vie qui aurait pu être la sienne. Dans sa géographie affective, la Normandie représente au contraire l'espace du bonheur familial, dans une campagne paisible et harmonieuse, respirant la joie et l'abondance, à l'image des *Géorgiques* de Virgile. Plessis n'évoque jamais dans ses vers la côte normande. Pour goûter la sérénité pastorale de la Normandie, il fallait qu'il eût au préalable rêvé douloureusement devant la mer de Bretagne. La sagesse romaine a guéri Plessis de son romantisme breton. À la fin des années 1880, dans son petit jardin clos de Bordeaux, il avait découvert que le renoncement aux chimères était le prix du bonheur :

Lasse du vent amer et du bruit fou des grèves,  
Mon âme, où bat encore un ouragan de rêves  
Dont l'étude et les ans n'ont eu pleine raison,

Mon âme voit ici comme une délivrance  
Qu'arbres et murs partout lui ferment l'horizon,  
Puisque toute échappée ouvre sur la souffrance<sup>52</sup>.

En plaçant ce poème bordelais juste avant le sonnet « Bretagne » dans *Le Parnasse breton contemporain*, Plessis espérait exorciser la tristesse et le rêve que Brest lui avait insufflés.

Yann MORTELETTE

---

<sup>50</sup> Frédéric Plessis, « Bretagne », *Vesper ; Poésies complètes, op. cit.*, p. 214.

<sup>51</sup> Frédéric Plessis, « Plage déserte », *La Couronne de lierre*, éd. cit., p. 36.

<sup>52</sup> Frédéric Plessis, « Mon Jardin (Bordeaux) », *Vesper ; Poésies complètes, op. cit.*, p. 229.